

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITE

24, rue Drouot (Paris 9^e) — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr.; Départements 24 fr.; Etranger 32 fr.

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

REDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e) — Téléph. CENTRAL 80-62

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes



Le Perroquet

Il était bleu, avec des reflets verts aux ailes, des reflets d'azur à la gorge et du jaune d'or au gilet de son ventre duveté. Il portait toutes les couleurs des îles lointaines où il était né. On l'appela Coco bleu.

Coco se rengorgeait comme un président. Il n'était pas sourd, mais il était muet. Il avait appartenu à un artiste de Montmartre, peintre d'animaux, qui l'avait vendu au moment de la mobilisation à un oiselier du quai de la Mégisserie. L'artiste ne lui avait appris qu'un seul mot, bien français. L'oiseau paraissait l'avoir désappris au cours de ses pégrinations. Son gros bec courbé et son gros œil rond, liseré de grenat, lui donnaient un petit air narquois. La bête détestait le rouge, couleur de la guerre. Elle aimait le blanc, couleur de la paix. C'était un animal intelligent. Coco n'était pas jaloux de Chantecler :

Le porte-voix en quelque sorte officiel Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel !

Tous les matins, en faisant lever le soleil par ses cocoricos, Chantecler réveillait Coco dormant sur son perchoir. Rosland n'a point parlé de lui, mais je sais qu'autrefois Coco vit naître les amours de Chantecler et de la Faisane, surpris leurs propos admirables et en manifesta de la joie :

CHANTECLER
Même quand il fait jour, les étoiles sont là.

LA FAISANE
Tu ne les éteins pas ?

CHANTECLER, fièrement
Je ne sais pas éteindre !

Mais tu vas voir comment j'allume !

Et lorsque Chantecler dit ce mot magnifique :

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la Lumière.

Coco bleu avait été enthousiasmé au point de se jeter contre les durcs barreaux et le toit arrondi de sa grande cage pour s'élever, lui aussi, vers la Lumière, la Liberté et la Paix. En vérité, je le redis, c'était un animal intelligent.

Intelligent, il l'était, en tous cas, plus que ses nouveaux maîtres. Ceux-ci, anciens cantiniers retirés des affaires après fortune faite, vivaient à la campagne dans une « maison bourgeoise » au style préhistorique.

Ils avaient acheté le perroquet pour meubler leur solitude. Car nos parvenus étaient sans amis comme sans famille, quoique partisans de la repopulation à outrance. Pas de fils à la guerre. Personne à la fournaise. Personne à la mort. Lui, trop jeune en 1870, trop vieux en 1914, échappait au massacre.

Censuré

Chaque jour, ils alimentaient la flamme de leur patriotisme à la lecture de la Croix, de l'Echo de Paris, de la Liberté, du Petit Journal et de l'Humanité.

Gros et gras, jofifs et ventrus, lourds, épais, enflés dans la graisse et dans l'argent, dans la mangaille et la béatitude, sans souci du malheur des temps, récitant leurs journaux comme l'Evangile, ces deux bêtes humaines étaient de celles qui peinent Vanderweerd d'un grand coup de pinceau désormais célèbre :

« Au-dessus des Peuples, il y a les Rois ; au-dessus des Rois, il y a la Guerre ; au-dessus de la Guerre, il y a la Famine ; et la Bêtise par-dessus tout. »

Les journaux lus, nos gens mouraient d'ennui. Pour tuer le temps — « Tue le temps ou il te tuera » — les voilà, un jour, qui se mettent en devoir d'apprendre à parler à Coco bleu. Pour le bien disposer, ils lui apportent de l'eau fraîche et remplissent sa mangeoire de grains de millet luisants. La femme y ajoute maintes caresses.

— Qu'est-ce qu'on va lui apprendre ? dit-elle.

— La Marseillaise, parbleu ! Et l'homme se met à chanter :

Allez, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

— Ce n'est pas « allez », c'est « allons », dit la femme.

— Mais non, voyons, répond-il. Puisque je n'y vais pas, moi, je ne peux pas dire « allons ». Je dis : « allez ». C'est pour les autres. Et il recommence :

Allez, enfants de la-Pa-tri-e,

Il a beau recommencer, Coco demeure impassible. De son gros œil l'oiseau regarde légitimement ce gros homme qui s'époumone. Rien. La journée se passe, et Coco n'a pas ouvert le bec.

Le lendemain matin, après le café au lait, nos cantiniers en retraite sont, de rechef, devant le perroquet muet.

— Que tu es nigaud, mon pauvre homme ! C'est trop long la Marseillaise. Coco ne comprendra jamais ça. Apprends-lui un mot court : par exemple « je t'aime »...

Voyons, Henriette, tu n'as pas honte, à ton âge ? Je vais lui apprendre « jusqu'au bout », c'est plus de saison.

— Tu as raison, dit Henriette. Ça fera

bien quand M. le curé viendra nous voir. Ecoute, Coco bleu : jusqu'au bout !... Jusqu'au bout !... Jusqu'au bout !...

— Tu lui perces les oreilles avec tes cris d'hirondelle ! Ote-toi donc de là, Henriette, tu ne sais pas faire. Et notre homme litanise des « jusqu'au bout » graves.

Mais le grave ne produit pas plus d'effet que l'aigu sur Coco. A peine étonné de ce manège inaccoutumé, Coco demeure impassible et muet.

Toute une semaine passa à ce jeu. Pas un mot. Rien. Coco avait seulement pris le parti de se retirer vers le plafond de sa cage, d'où il regardait les deux autres perroquets, ses maîtres, d'un œil ironique.

On changea de mot. On essaya : « Te-nir. » On essaya : « On les grignolera. » On essaya : « Nous les aurons. » En vain ! Coco était toujours muet.

Un jour que l'homme lisait un article de M. Gustave Hervé, il se précipita, la Victoire en main, devant la cage et cria : « Vive le Tzar ! Vive le Tzar !... » Il croyait avoir trouvé le « Sésame, ouvre-toi ». Erreur. Coco bleu, effrayé, se jeta sur les parois de sa prison comme pour s'enfuir. Et l'homme, dépité, dit à sa femme :

— Rien à faire. Il a l'air idiot, ton perroquet !

Depuis ce jour-là, de guerre lasse, on laissa la paix à Coco bleu. Néanmoins, Coco, devenu nerveux, gardait une sorte de rancune contre ses bourdeurs de sœurs russes.

— Voyez-vous, ma brave dame, disait M. le curé, cette guerre est une punition envoyée par le Ciel à la France sans Dieu qui a expulsé les congrégations. Elle ne finira que lorsque tout le monde sera revenu à la Foi et à l'Eglise... Ainsi soit-il.

— Vous avez raison, M. le curé, répondait Henriette. D'ailleurs, la guerre est d'essence divine. Je l'ai lu dans l'Echo de Paris. Tenez, voici justement ce que dit M. Chérelis, et il s'y connaît, puisqu'il est général : « La guerre est la saignée qui rétablit la santé morale du monde congestionné de mauvais désirs. Les peuples ne désarmeront jamais, heureusement pour leur grandeur morale et pour la beauté de la civilisation. »

— Comme c'est vrai, s'écria le cantinier. Nous étions menacés par les mauvais désirs des pauvres, des ouvriers, des paysans. La guerre va nous sauver du socialisme. Elle était nécessaire.

De haut de son perchoir, Coco entendait ces propos et donnait des signes d'impatience. Il redoubla quand le curé parti, nos gens reprirent, à haute voix, comme d'habitude, la lecture de leurs journaux.

Des vers de Charles Péguy :

Heureux ceux qui sont morts car ils sont retrouvés
Dans la première argile et la première terre
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ;

Des articles où il était question de « l'autre moisson », la « moisson de gloire » ;

Censuré

Le discours de M. Barthou, en Suisse ; Les articles de M. Barrès, de M. Richepin, de M. René Bazin, de M. Gustave Grouelle, de M. Charles Humbert (des sanctions ! des punitions !), de M. Alexandre Varenne, sous-maître de l'Evénement, et tout y passa. Coco, ce jour-là, faillit tomber malade — on ne sait pourquoi.

A peine était-il remis de ses émotions, que le Conseil national du Parti socialiste se réunit.

« Dans l'Humanité, le cantinier lut à sa femme — et au pauvre Coco — le compte rendu des débats. Il lut la motion de la minorité et dit :

— Des brutes, ces gens-là. Ils veulent « la paix rapide et sans annexions. »

Il lut la motion de la majorité et dit :

— Ça, c'est des vrais socialistes. Ils sont apprivoisés !

Coco bleu s'agitait dans sa cage pire que jamais.

L'homme entonna le discours de Renaudet. Coco eut des bruits dans la gorge, comme s'il voulait enfin parler.

Puis ce furent de Son Excellence Marcel Sembat (Faites la paix, sinon faites un Roy), les propos variés sur la « déviation mentale » des minoritaires, sur « le péril grave à perdre contact avec l'âme populaire française », sur la Russie... Jusqu'au bout.

Alors ce fut un scandale. Tout à coup, Coco bleu, comme torturé, poussé à bout, retrouva au fond de sa mémoire le mot bien français que lui avait appris l'artiste de Montmartre, et il lança à pleine voix :

— M... !!!

— Eh bien, dit l'homme, en voilà un joli Coco !

Pierre BRIZON
Député de l'Allier.

Informations

— Les obsèques de M. Camille Roussel, conseiller municipal du quartier Saint-Vincent-de-Paul, ont été célébrées ce matin à huit heures et demie en l'église Saint-Augustin.

Après la cérémonie religieuse à laquelle se pressait une nombreuse assistance, le corps a été transporté au cimetière Montmartre où a eu lieu l'inhumation.

Par décret en date du 11 courant, le Président de la République a nommé la peine de mort prononcée le 5 juin 1916 par la cour d'assises d'Alger, pour tentative d'assassinat, contre le nommé Debenev Gaston, en celle des travaux forcés à perpétuité.

LA GUERRE

Le Commencement de la fin

Ce mois d'août semble devoir occuper, dans la guerre, une place prépondérante. Après la prise de Gorizia par les Italiens, voilà qu'on nous annonce la prise de Stanislaw par les Russes.

Nous n'avons pas pour coutume, ici, de nous garargiser avec des mots, et d'appeler à victoires » des combats sans importance. On nous croira donc sans peine quand nous dirons que, malgré les dénégations de l'état-major autrichien, qui affirme que « la prise de Gorizia a coûté aux Italiens des pertes énormes, sans influencer en rien, ni dans ses forces, ni au point de vue tactique et stratégique, le système de défense des Autrichiens », la vigoureuse action des Italiens nous a permis de constater.

Après Gorizia, ce sont les lignes du Carso, Rubbia, San-Martino et tout le plateau de Doberdo qui tombent entre les mains de nos alliés. Il n'y a guère que sur la ligne du mont San-Gabriele et du mont San-Marco que les Autrichiens semblent en état de se défendre efficacement.

Quant à la prise de Stanislaw par les Russes, elle a une grande importance, surtout en ce sens qu'elle désorganise totalement l'armée Bohème.

Le général Letchitsky, un manœuvrier qui fera école après cette guerre, a réussi à imposer définitivement sa colonie à ses adversaires et l'initiative des opérations restera désormais pour longtemps aux troupes russes.

Voilà qui effacera chez nous la déception causée par le peu de développement de l'offensive franco-anglaise. Nos meilleurs écrivains, de M. Gustave Hervé à M. Joseph Reinach, en passant par M. le général Chérelis, avaient annoncé que c'en était fini de la guerre de tranchées. Nous devions nous battre dans les Flandres, la cavalerie parlait déjà triomphante. On évoquait nos départements reconquis, la Belgique délivrée, que sais-je encore ?

Et nous, qui doutions de la possibilité d'une action de pareille envergure, on nous aurait volontiers accusés d'être de mauvais Français.

Nous pourrions aisément, aujourd'hui, confondre nos tentes avec d'autres, et juger d'après les événements ce qu'il faut penser de certains prophètes.

Il ne nous déplaît pas de demeurer modestes ; mais, ayant fait ces constatations, il nous sera sans doute permis de répéter une fois de plus ce que nous disions à l'aurore

de l'offensive de la Somme : ce qui importe, pour les armées françaises et anglaises, ce n'est pas la conquête de territoires, mais la destruction des forces militaires allemandes.

On trompe le public français quand on lui dit, ou quand on insinue que si l'ennemi n'est pas chassé par la force de nos départements et de Belgique, il y restera. C'est exactement comme si, du côté allemand, on déclarait : « Nous ne traiterons pas tant que les Alliés ne nous auront pas restitué l'empire des mers et qu'ils n'auront pas évacués nos colonies. »

Jamais, dans aucune guerre, l'occupation du terrain n'a été complé à la signature de la paix. Les Français furent à Berlin, et jamais Berlin ne fut annexé à la France. Les Allemands furent à Paris, et jamais Paris ne fut allemand.

Qu'on cesse donc, au moyen d'une rhétorique aussi détestable que facile, d'égarer l'opinion ; qu'on avance ou qu'on n'avance pas dans la Somme, qu'on avance ou qu'on n'avance pas dans la Meuse, voilà qui ne change rien aux conditions dans lesquelles pourront s'ouvrir un jour les pourparlers de paix.

Le sort des départements envahis, de la Belgique, de l'Alsace-Lorraine même, ne se décide qu'au moment de la signature de la paix. Les victoires italiennes et russes sur les fronts principaux, complétées par les succès obtenus sur des fronts secondaires — en Asie-Mineure par exemple — mettent entre les mains des Alliés des territoires que nous pourrions appeler des territoires de tractation.

Tout cela : les mers, où se manifeste la toute puissance des flottes de l'Entente, l'empire colonial allemand tombé presque tout entier entre nos mains, suffit à prouver que nous n'avons pas à faire figure de vaincus.

Censuré

GENERAL N...

Nouveaux combats sur la Somme et la Meuse

Nos troupes ont légèrement progressé dans le bois de Hem et au sud de Thiamont

Communiqué officiel

Au nord de la Somme nos troupes ont utilisé la nuit pour organiser leur nouveau front. Nos reconnaissances ont pénétré dans le bois à l'est de la station de Hem ; elles y ont trouvé de nombreux cadavres allemands. Vers 24 heures les Allemands ont tenté une vigoureuse réaction sur la carrière au nord du bois de Hem enlevée par nous hier. Leur attaque a été brisée par nos feux et leur a coûté des pertes sensibles.

Au sud de la Somme, après un violent bombardement, l'ennemi a prononcé une attaque contre la Maisonnette. Nos tris de barrage ont pris sous leurs feux 24 heures d'assaut qui ont dû rentrer aussitôt dans leurs tranchées.

Sur la rive droite de la Meuse, nous avons progressé au cours de la nuit dans la région sud de l'ouvrage de Thiamont. Dans la région de Fleury, deux attaques allemandes menées l'une vers 24 heures, l'autre vers 3 heures, sur nos tranchées

du village et sur nos positions au nord-ouest ont été complètement repoussées.

La lutte d'artillerie se poursuit très active dans le secteur Vaux-Chapelle-Le Chenoy.

Le nord-ouest de Saint-Mihiel et en Lorraine près de Veho, des patrouilles allemandes ont été accueillies par notre fusillade et se sont dispersées laissant des morts sur le terrain.

Communiqué britannique

L'ennemi s'est de nouveau efforcé de reprendre pied dans les tranchées que nous lui avons récemment enlevées sur la hauteur au nord de Beaulieu. Il a dirigé, hier soir, contre ces positions, une vigoureuse attaque d'infanterie, soutenue par un feu violent d'artillerie.

Nous avons repoussé cette attaque en infligeant de fortes pertes aux Allemands, qui ne sont parvenus nulle part à pénétrer dans nos lignes.

Aucun changement à signaler sur le reste du front britannique.

Laguerre contre l'Autriche

Après Gorizia, Stanislaw

Russes et Italiens accentuent leurs succès

Sur le front russe

COMMUNIQUE OFFICIEL
Petrograd, 11 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Notre succès sur la rivière Sereth, dans la région de Nestorovitz, Pleschokh, Yankovitz a forcé l'adversaire à évacuer sa position organisée de Glidaki, Vorobievka, Tzobrof.

En même temps, que nous remportons un succès dans la région du chemin de fer Monasterziska-Nijniof, nos éléments ont pris Poffensie dans la région au nord de Monasterziska.

Par un coup impétueux, nos troupes, forçant les positions adverses, se sont avancées jusqu'au cours moyen de la rivière Koropietz et, culbutant l'ennemi de sa position fortifiée, ont occupé définitivement Monasterziska.

Une de nos colonnes de mitrailleuses automobiles, sous le commandement du lieutenant Pleschokh, a rétabli un pont détruit près de Monasterziska, a pénétré sur les derrières d'un bataillon du 3^e régiment de réserve allemand en retraite et, vu la résistance de ce dernier, l'a anéanti à coups de mitrailleuses.

Dans la région de l'embouchure de la Zlota-Lipa, nos éléments de cavalerie, continuant à s'avancer, ont occupé le village de Oustie-Zelioné, au confluent de la rivière Khorjanka et du Dniester et le village de Mandjigorsk, au nord de Oustie-Zelioné.

Les vaillantes troupes du général Tscherbatschew ont donc remporté sur ce point de gros succès.

Les valeureux éléments du général Letchitsky, continuant des combats acharnés dans la région de Stanislaw, se sont emparés de cette ville le 10 août, à 7 h. 45 du

soir ; elles poursuivent l'adversaire qui se replie sur Galitche.

Avant d'évacuer Stanislaw, l'ennemi a provoqué plusieurs explosions.

Sous la pression de nos troupes l'ennemi a évacué la rive gauche de la Bystritsa. Nos éléments ont commencé à passer sur cette rive tirant dans le dos de l'ennemi, qui se replie, des salves de fusillades et de mitrailleuses.

FRONT DU CAUCASE

En Perse, nos troupes, sous la pression des Turcs, se sont retirées de Hamadan.

Sur le front italien

L'OBJECTIF DU GENERAL SAKHAROFF
Londres, 13 août. — Du Times :

« Les événements se développent rapidement sur l'aile droite entière autrichienne, et la prise de Stanislaw est un succès signalé qui couronne les efforts du général Letchitsky sur le Dniester. D'un autre côté, les troupes russes qui se trouvent au nord du fleuve font de grandes marches offensives qui elles peuvent être maintenues, menaceront bientôt l'ennemi à Halez et la sécurité de l'aile droite du général Bothmer. Entre temps, Sakharoff tient ce général occupé au nord ; son objectif est la grande ligne ferrée qui va du sud-est de Lemberg à Odessa. »

LA CONQUETE DE DOBERDO

Rome, 11 août. — Lorsque Gorizia fut définitivement en la possession des troupes italiennes, l'armée du duc d'Aoste dirigea son effort principal vers son extrême droite, contre le plateau de Doberdo.

La conquête de cette position naturellement forte, et rendue, selon l'opinion des critiques autrichiens, inexpugnable par tout un système formidable de défenses mobiles, vient d'être achevée en quelques jours.

Les troupes ont atteint la ligne de Vallona, où les éclaireurs cyclistes et la cavalerie talonnent les arrière-gardes ennemies.

La soudaineté de ce succès n'est pas sans étonner quelque peu les experts militaires italiens qui non seulement y voient un coup de maître du général Cadorna et de ses troupes, mais aussi une nouvelle preuve du manque de prévoyance de l'ennemi.

DANS GORIZIA OCCUPEE

Rome, 11 août. — D'après les dispositions en vigueur, le commandement des troupes actives a désigné pour prendre les mesures immédiates dans l'intérêt des populations civiles et l'installation des services administratifs de la ville de Gorizia, le commandant Sestili qui, ensuite, a pris les accords nécessaires avec les fonctionnaires du secrétariat général et les services civils qui sont allés sur place à la population distribution gratuite de vivres à la population s'élevant environ à huit mille habitants. Cette nuit, on a concentré des ravitaillements.

Aujourd'hui, s'ouvre pour le compte des autorités militaires des magasins de vente de vivres.

Partout on arbore le drapeau italien. Des épisodes émouvants ont eu lieu avec les jeunes éléments locaux et les Goriziens réfugiés ; on compt. coopérer au retour de la vie normale par la réorganisation des administrations et des bureaux publics.

Une église détruite à Venise

par les avions autrichiens
Milan, 12 août. — Les avions autrichiens survolent Venise, ont détruit l'église de Sainte-Marie-Fornose. — (Havas.)

A BATONS ROMPUS

Oh! le délicieux pince-sans-rire, que M. Marcel Sembat ! Il a, sans doute, jugé que les chefs du Parti Socialiste manquaient un peu de fantaisie et de gaieté, et qu'ils se donnaient vraiment trop des airs de régents de collège ; aussi, s'est-il attaché à apporter, parmi ces doctrinaires pédants et revêchés, une certaine espièglerie prime-sautière et irrévérencieuse qui lui donne, nonobstant sa barbe touffue et son binocle flamboyant, l'air d'un gamin terrible.

Que ne lui pardonnerait-on pas, pour sa verve paradoxale et l'effronterie intermittente de ses propos ?

D'ailleurs, on ne l'avait jamais pris tout à fait au sérieux ; le prolétariat se méfie des convictions qui ne s'entourent pas d'un certain fanatisme morose et emphatique ; et les bourgeois intelligents sentaient trop d'affinité entre leur scepticisme narquois et les boutades sarcastiques dont le député des Grandes-Carrières criait fréquemment la pure doctrine collectiviste et ses adeptes, pour s'imaginer qu'il fut longtemps un apôtre et qu'il vût devenir un martyr de la Révolution.

C'est pourquoi personne ne s'est étonné, ni se fâchera, de la nouvelle représentation qu'il vient de nous donner de sa fameuse « Farce du Charbon », dont il nous offrit la première il y a moins d'un an.

On se rappelle à quels prix fantastiques étaient montés les charbons, à la veille de l'hiver.

Le plupart des mines françaises étaient entre les mains des Allemands ; et les producteurs ainsi que les armateurs anglais ne pouvaient arriver à nous fournir qu'en décauplant les tarifs, ce qui leur permettait de déjouer les calculs des accapareurs découragés par cette hausse formidable.

On avait demandé alors à M. Marcel Sembat ce qu'il comptait faire pour remédier à la crise du combustible.

Un autre se fût perdu dans une foule de considérations tirées des différentes écoles économistes, et eût embrouillé la question.

Le Ministre des Travaux Publics mit tout au point par un aphorisme d'une rare précision :

« Il ne peut y avoir de crise sur une marchandise, dit-il, que si cette marchandise fait défaut. »

Et comme il est doué d'un tempérament de logicien, il acheva l'expression de sa pensée sous la forme d'un syllogisme :

« Or, le charbon ne fait pas défaut : donc il n'y a pas de crise du charbon. »

Quant à l'élevation des prix, il expliqua qu'elle constituait un fait normal découlant de la loi de l'offre et de la demande.

Et — en raison du principe de l'Union Sacrée qui souffrirait d'une atteinte portée à la liberté du vendeur — il se refusa énergiquement à taxer le charbon.

Cette théorie ne fut pas, d'ailleurs, considérée comme un dogme intangible, et l'on établit des prix « maxima » pour une foule de denrées et de matières.

Il y a à cela, naturellement, une foule de motifs péremptores.

Mais il y a peut-être quelque chose de plus péremptoire encore : c'est le droit des pauvres gens à se chauffer autrement qu'au feu d'artifice des paradoxes de M. Marcel Sembat.

Monsieur BADIN.

S'abonner au BONNET ROUGE, c'est s'assurer contre la réaction.

On a quéqué pour les poilus

Mais où donc est passé l'argent ?

Vous souvenez-vous de la Noël de l'an passé ? Vous rappelez-vous de quelle façon le peuple de France tint à montrer à ses soldats qu'il ne les oubliait pas, et comment, malgré l'absence de chemins dans les tranchées, Bonhomme Noël ne délaissait pas les exilés ?

Pendant les deux jours de fête on a quéqué pour les poilus, et jamais « Journée » n'eut tant de succès.

D'ailleurs, quelle idée pouvait être plus populaire que celle qu'avait voulu réaliser les parlementaires groupés, dans le comité d'organisation de la Journée du Poilu, autour de notre ami Ceccaldi.

Pour mon compte, j'avais eu l'honneur d'être réquisitionné par le député de l'Aisne, dont on sait la prodigieuse activité, pour participer à la « Journée » en qualité de scribe bénévole.

Jamais je n'avais rien vu qui ressemblât à cette petite salle de la mairie du 4^e, où nous tentions, sans grand succès, de canaliser le flot de la solidarité nationale.

Nous étions débordés ; mais comme nous étions rayonnants, la « Journée » finit !

Le succès était venu, certain, prodigieux, au point qu'il étonnait tout le monde, et Ceccaldi, ce méridional pourtant prêt à tout voir, méfiant, et Couyba, qui nous avait un instant ressuscités Maurice Boukay pour apporter un peu de poésie aussi à la manne des hommages communs, et Virot, toujours pondéré, toujours de sang-froid, qui, dans le flot des quéteuses, trouvait encore le moyen de donner des ordres, puissamment, au plus fort de la foule, et de nous, le trésorier, à platée, pas même surpris de mettre son nom sous un chèque d'un million ; tous, nous n'en revenaient pas... ; ils se seraient volontiers congratulés eux-mêmes s'ils n'avaient pas senti qu'ils n'avaient,

Ge qu'on pense en Allemagne

La Résurrection de l'Internationale

Un article d'Édouard Bernstein qui prouve, une fois de plus, que tous les Allemands ne sont pas des "Boches"

L'opposition socialiste en Allemagne fait chaque jour des progrès nouveaux. Ses leaders prennent de plus en plus nettement position contre la guerre, et l'article que vient de publier Édouard Bernstein dans la Leipziger Volkszeitung (27 juillet) a toute l'aura d'un manifeste.

L'article de Bernstein

LES ORIGINES DE LA GUERRE

Après avoir souligné l'importance que prennent les minorités socialistes, Bernstein écrit : En outre, nous ne devons pas nous causer un accident dans le Parti socialiste en ce qui concerne la question de la guerre...

Si nous avions déjà vu, lorsque la guerre éclata, ce que nous avons appris au cours des années suivantes par des publications officielles et non officielles, nous aurions été dès le commencement encore plus stupides. Nous ne nous serions pas abstenus comme ce fut le cas à l'occasion d'une première demande de crédits pour la guerre ; nous aurions voté directement contre.

L'ATTITUDE DES SOCIALISTES FRANÇAIS

Avant tout on ne parviendra jamais à un jugement juste de l'attitude de la social-démocratie française, si l'on s'abstient de prendre en considération la façon dont la guerre a éclaté. Comme quelques-uns parmi nous l'avaient déjà appris depuis quelque temps, et dont la conviction a été portée plus haut, par des polémiques entre le Temps, le Matin et d'autres journaux bourgeois français d'un côté et l'Humanité de l'autre, on sait que la social-démocratie française a eu pendant la semaine fâcheuse de juillet-août 1914 une influence bien plus grande sur son gouvernement en faveur de la paix que la social-démocratie allemande n'a pu en avoir une. Le fait que la France est un pays à régime parlementaire et qu'aux élections qui avaient eu lieu deux mois avant, une majorité favorable à la paix se composant de radicaux de gauche avancés et de socialistes a été élue, avait procuré à l'action pacifique de nos camarades un terrain plus favorable que chez nous, et ils en ont, en tout cas, fait l'usage le plus large.

On ne peut pas expliquer ici tout cela en détail, mais le simple fait que les journaux bourgeois français cités plus haut, reprochent à nos camarades d'avoir renoncé, par leur action, à cette période, la situation militaire de la France plus défavorable, est sans doute déjà assez clair. En outre, un fait reste acquis, c'est que ce n'est pas la France qui a déclaré la guerre, mais qu'elle lui fut déclarée, et de quelle façon les choses se présentaient alors, vers le point de vue français, on peut le lire dans le Livre Jaune publié par le gouvernement français.

LE VOTE CONTRE LES CREDITS

Certes, la constatation de tous ces faits ne constitue pas encore une réponse suffisante à la question, pour juger de la déclaration de guerre allemande et l'attitude de la social-démocratie allemande, et les socialistes français l'avaient en ce qui concerne le dernier point. Si tunc qu'il s'agit de l'effet de notre vote et de son acceptation, l'incertitude de la situation d'alors et le fait que la Russie paraissait être la partie attaquée, comme des circonstances atténuantes. Mais, disons-le, par le fait que la social-démocratie allemande persista à garder la même attitude lorsque le manque de clarté n'exista plus, et lorsque des choses se furent produites, qui, d'après l'avis des Français, devaient provoquer la protestation la plus énergique de la part de chaque socia-

liste et internationaliste, elle s'est mise hors de l'Internationale et ne doit pas avoir, aussi longtemps qu'elle n'abandonnera pas cette attitude, le droit de participer à une conférence de l'Internationale.

Que doit-on penser de cela ? Sans aucun doute, l'adhésion à l'Internationale, à côté des devoirs politiques, impose aussi certains devoirs politiques, et je n'ai pas besoin de dire, que d'après ma conviction la social-démocratie allemande n'a pas rempli ses devoirs politiques que lui imposaient son adhésion à l'Internationale et le rôle primordial qu'elle y jouait précisément.

En ce qui concerne sa représentation parlementaire, celle-ci a manqué de faire certains actes auxquels elle était obligée et elle a continué à voter les crédits de guerre, lorsque ce vote ne pouvait plus être motivé par le devoir de la défense du pays.

Ce devoir, nous tous, social-démocrates, à l'exception d'une petite secte, nous le reconnaissons en principe. Mais en l'interprétant dans ce sens, que les partis socialistes sont par suite obligés de voter les crédits de guerre, quel que soit le gouvernement, et quelles que soient les mesures pendant la guerre et ses buts de guerre, ce serait, pour des partis socialistes, renoncer à leur grande mission dans l'histoire mondiale en ce qui concerne le maintien de la paix et se placer encore bien loin derrière le libéralisme bourgeois, au moins en comparaison avec son attitude envers ces questions lorsqu'il n'avait pas encore mangé des fruits de l'impérialisme moderne.

DE L'UTILITE D'UNE "RENCONTRE"

Le vote concernant les crédits de guerre ne constitue pas le critérium pour l'attitude d'un parti dans la question de la défense nationale, il constitue le critérium en ce qui concerne son attitude envers la politique de guerre de son gouvernement. C'est pour cela qu'en 1870, lorsque la guerre, après la bataille de Sedan, changea de caractère pour l'Allemagne aux yeux de la social-démocratie, non seulement Bebel et Liebknecht, mais aussi J. B. von Schweitzer qui n'a certainement pas eu des sentiments antinationaux, se refusèrent avec Wilhelm Hasenclever, Fritz Mendel et Fr. W. Fritzsche, qui avaient voté le premier emprunt de guerre, à voter le deuxième.

Donc, si les socialistes français avaient été si social-démocrate allemande d'avoir été infidèle aux devoirs d'un membre de l'Internationale, cette accusation ne peut pas être écartée par quelques phrases, mais il faut au moins sérieusement l'examiner.

Il s'agit là d'un principe vital de l'Internationale. C'est une autre question de savoir si les socialistes français ont agi de façon juste et honnête, et si, par conséquent, et de leur propre autorité une sorte de bannissement international contre la social-démocratie allemande, ou plutôt contre sa majorité. Ils diront peut-être, qu'ils ne le font pas, mais qu'ils se refusent simplement, en se basant sur les faits, à participer à des conférences socialistes internationales, comptant parmi leurs participants ayant droit au vote, les représentants de la majorité de la social-démocratie allemande. Mais ce n'est qu'une différence de formalité.

En réalité, leur déclaration rend impossible toute rencontre qui, sinon immédiatement, mais au moins dans l'avenir, pourrait être d'une importance très considérable pour la grande question, en face de laquelle se trouvent les peuples d'Europe.

LES FAUTES DES CHEFS

Je ne veux pas parler des fautes qui ont été commises aussi du côté français au sujet de la question de la guerre. Elles ne sont pas d'une importance si grande qu'on puisse se baser sur elles pour accuser le Parti d'avoir violé ses devoirs internationaux dans la guerre. Ce que font les socialistes dans le pays est en partie considérable occupé par un ennemi ne peut pas être comparé avec l'action des socialistes dans le pays à la rôle d'invasisseur.

Mais, avant tout, là où des choses importantes se trouvent en jeu, on devrait éliminer autant que possible les reproches concernant le passé, étant donné que les responsables des fautes de tact commises par quelques-uns de leurs chefs.

UN LANGAGE NET UNE ACTION ENERGIQUE

Cependant, malgré tout cela, il ne faut pas méconnaître les difficultés d'une conférence à laquelle participeraient les repré-

sentants de la majorité de la social-démocratie allemande et de la majorité de la social-démocratie française. Il est bien possible qu'elle n'aurait pas immédiatement un résultat positif. Pour cela, il est nécessaire qu'ils sortent un peu de la réserve qu'ils se sont raisonnablement imposée jusqu'ici, comme cela se comprend. Le temps pousse à une action plus énergique. Les événements horribles, sur les théâtres de la guerre, dont nous sommes de nouveau témoins, interviennent d'avoir trop de regards aux susceptibilités. Un mot amical, net, des neutres aux deux partis qui étaient autrefois les centres de l'Internationale et sans la collaboration desquels elle serait aujourd'hui mutilée — un mot qui dirait clairement ce qu'on attend d'eux peut à peine faire un tort, mais fera par contre beaucoup de bien.

Les peuples — je vais même plus loin en disant même les gouvernements — ont besoin de l'Internationale. Sans l'activité de forces pour lesquelles — il faut le répéter — n'existent pas les engagements dont les gouvernements se sont en partie chargés eux-mêmes par leurs déclarations, cela n'ira pas. Tout le monde le reconnaît aujourd'hui. Une des plus puissantes sinon la plus puissante des forces, peut être l'Internationale des ouvriers, et parce qu'elle peut l'être, elle doit aussi vouloir l'être.

C'est le devoir de tous ses membres de tout faire pour qu'elle puisse entrer de nouveau en action comme représentation des masses socialistes de tous les pays adhérents. Car ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra remplir sa mission avec une force suffisante et par une action organique conforme.

Pour la Paix

Importante démonstration à Leipzig

Berne, 12 août. — Mardi dernier a eu lieu, à Leipzig, un grand meeting organisé par les socialistes de cette ville et auquel ont assisté plus de 5.000 personnes. La réunion devait primitivement se tenir le vendredi de la semaine précédente, mais le commandant de place l'avait interdite.

Deux questions : celle du ravitaillement et de la paix, ont fait l'objet principal des discours.

Le député Geyer a prononcé une violente harangue. « Quand on parle de ravitaillement, a-t-il déclaré, il faut s'abstenir de toutes critiques, l'état de siège et la censure nous interdisent d'en parler. » Cette constatation ne paraît pas avoir beaucoup gêné le député Geyer, car il a ainsi continué :

« Les prix des vivres ont augmenté de 1.000 pour cent. Le peuple n'ose se plaindre, et les journaux ne peuvent rien dire. On nous force à nous taire mais on oublie que l'exaspération grandit parmi le peuple et qu'elle n'est pas à son fin (l'insatisfaction). Le peuple doit avoir le droit d'exprimer ses désirs et sa misère afin qu'il soit écouté. La création du département des vivres avec Batacki n'a pas tenu ses belles promesses qui se sont complètement évaporées par suite de l'influence des agraires. Nous exigeons du gouvernement qu'il ordonne la réquisition des vivres et leur partage égal. »

« Au sujet de la paix, Geyer a déclaré, exprimant de la sorte son espoir de voir la guerre se terminer le plus vite possible. La parole n'est plus à la politique d'annexion des partis bourgeois allemands. Une paix véritable, même maintenant que si tous les peuples sont réglés par un tribunal arbitral et lorsque la paix ou la guerre ne dépendent plus d'un individu ou d'un gouvernement, mais de tout le peuple. »

La fin du discours a été ultra-violente et la censure a interdit aux journaux de la reproduire.

Après Geyer, le député socialiste Libinski a pris la parole :

« Ce n'est pas parce que nos ennemis ont empêché le développement de l'Allemagne que cette guerre a éclaté, s'est-elle écrié, nous la devons à la soit d'annexion et de conquêtes qui a été si souvent exprimée par la parole et par la presse. »

« La cause de la guerre, l'attentat de Sarajevo, est oubliée depuis longtemps. D'ailleurs c'est un crime de faire deux millions d'hommes pour venger la mort de deux personnes, si haut placées fussent-elles. »

« Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des partis qui violent dans la Russie, d'autres dans l'Angleterre. L'ennemi principal qui doit être anéanti. Aussi longtemps qu'on portera d'annexion, il ne peut être question de paix, c'est pourquoi le peuple doit élever la voix contre la force d'annexion. »

La réunion s'est terminée par le vote, à l'unanimité, d'un ordre du jour par lequel l'assemblée s'est déclarée contre toute annexion et a demandé que le gouvernement fasse connaître ses buts de guerre. — (L'Information).

Courage et Vanité

Devant le Palais de Justice un jeune soldat se promenait tranquillement. Les passants le dévisageaient avec sympathie et admiration. Car ce jeune homme paraissait être un « blénet » et malgré son jeune âge, sa poitrine s'ornait déjà de la croix de guerre, de la médaille militaire et de la croix de la Légion d'honneur. Cependant, le placide « cipal » en sentinelle devant le Palais, admiratif, rendit les honneurs à ce militaire si décoré. Ces honneurs furent à sa portée. Le geste de la sentinelle attira l'attention d'un inspecteur principal de

la sûreté qui sortait du Palais de Justice. Il fut frappé de voir un simple soldat portant à la fois la croix de guerre, la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur. Le policier interpella le jeune soldat qui se troubla. C'est un nommé Édouard Jacquemin, dix-neuf ans, soldat au 46^e bataillon à Vaujours. Ayant obtenu une permission agricole, il s'était déclaré fatigué et était venu à Paris. Il avoua que c'était par pure gloire qu'il avait arboré les trois décorations. Il avait fait vaillamment son devoir et ce n'est qu'en voyant à Paris de quelles prévenances étaient entourés les soldats décorés qu'il avait orné lui-même sa capote.

S'il avait exagéré quelque peu, c'est en vertu de cet adage populaire : « Quand on prend du ruban, on n'en saurait trop prendre. » Somme toute, ce jeune vaillant n'a réussi qu'à égarer l'étonnement admiratif de quelques badauds. Il sera poursuivi pour avoir obtenu des décorations. Il médite sur la paille d'un cachet de Cherche-Midi sur le danger qu'il y a de ne pas savoir border sa langue. — J. L.

Enseignement

Les Ecoles aux Champs

C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu la circulaire adressée par le Ministre de l'Instruction publique aux inspecteurs d'Académie, où après avoir constaté que :

« Au moment où leurs aînés redoublent d'efforts héroïques pour chasser l'invasisseur, nos écoliers ne sauraient songer à rester inactifs dans les écoles. Déjà, au cours des étés 1914 et 1915, répondant à l'appel qui leur avait été adressé dès le début de la guerre, ils ont offert leurs bras pour l'exécution des travaux nécessaires à la vie nationale. Cette année où le besoin de main-d'œuvre se fait plus pressant, il est heureux de donner leur concours aux vieillards, aux femmes et aux jeunes camarades de la campagne pour terminer en temps utile les travaux de la moisson. »

Il conseillait à ses subordonnés de prendre avec le préfet du département « toutes les mesures nécessaires pour que la bonne volonté des élèves de nos lycées, collèges et écoles primaires, soit employée de la manière la plus utile et la plus rapide. »

Nous souhaitons que cette circulaire appliquée intégralement dans son esprit. Inutile de dire que les maîtres sont en majeure partie partisans de cette collaboration heureuse, des écoliers et des paysans et qu'ils feront le nécessaire pour que les conseils de M. Painlevé soient suivis d'effets immédiats.

Ceux qui désirent voir introduire à l'école un enseignement technique et professionnel, seront ravis de voir le ministre seconder leurs efforts.

Ils en seront heureux, parce que cette mesure, prise en une époque difficile, subsistera certainement après la guerre, et assurera à l'enseignement pratique un brillant avenir.

La guerre aura ainsi obligé les hommes à réfléchir, par les diverses complications qu'elle a créées.

Des réformes ont été opérées dans tous les domaines. Consolidons celles faites dans celui de l'enseignement, pour que les profits soient durables.

Existe-t-il de plus belles leçons de choses que celles que les enfants vivront ainsi ? Ils apprendront par eux-mêmes le prix de la terre, de quelle façon elle doit être cultivée, les efforts sont tendus, dans le but de bien la cultiver. Ils apprécieront la valeur donnée par le travail à toutes choses, et le temps ainsi dépensé ne sera pas en vain.

Avant d'avancer, cette vie en plein air, calme les esprits, défend les muscles ! N'est-ce pas là, le véritable but des vacances ? Dans les circonstances actuelles, cette activité enfantine sera des plus précieuses. Elle permettra d'effectuer les travaux urgents et nécessaires à la subsistance et au ravitaillement du pays. Elle suppléera au manque de main-d'œuvre qui se fait sentir de plus en plus, au grand dommage de notre agriculture.

Des hommes d'opinions diverses l'ont reconnu.

M. Lavarenne, professeur au Lycée La Fontaine, fait un énergique appel pour que les écoliers qui ont à aider nos villageois, et les paysans qui consentent à recevoir, lui envoient leurs adresses. Il s'agit de faire l'intermédiaire, d'être en quelque sorte le Directeur d'une espèce de bureau de placement de la jeune main-d'œuvre agricole.

Nous souhaitons vivement, voir cette belle initiative couronnée de succès.

En effet, les enfants peuvent être d'une grande utilité pour certains travaux.

Pour le fenaillon, il leur est facile de retourner les foins avec les fourches, d'aider à charger les voitures.

Pour les moissons, ils peuvent aider les paysans dans la confection des meules, ou employer leur temps à diverses petites choses qui permettront d'achever plus rapidement l'enlèvement des récoltes.

Nous serions heureux de voir cette nécessité comprise par tous les esprits. Trop de gens méprisent encore le travail de la terre.

Il ne seulement, nous voudrions voir ces vacances employées utilement par la jeunesse scolaire, mais nous estimons que ce ne serait pas perdre son temps que de continuer par la suite, suivant les besoins des régions et des saisons, à prendre part aux travaux des champs !

C'est pourquoi, nous applaudissons hautement à cette décision de M. Painlevé ! Nous disions l'autre jour, que nous serions heureux de voir les différents arrondissements de Paris et les municipalités des grandes villes, organiser à défaut des colonies scolaires, qui existent en temps normal, des envois d'enfants à la campagne ; nous renouvelons notre vœu aujourd'hui.

Et comme, pour toutes les questions pédagogiques, il est toujours utile de prendre conseil de ceux qui ont pensé avant nous à ces graves questions, il nous est agréable de citer pour appuyer notre opinion, ces lignes de Jean-Jacques Rousseau, qui peuvent s'adresser aux parents encore incertains :

« Envoyez vos enfants se renouveler pour ainsi dire eux-mêmes et reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans l'air malsain des lieux trop peuplés ! »

Fernand MORELLE.

Les sursis du front

UNE EXCELLENTE MESURE

On se souvient que la Ligue des Droits de l'Homme avait attiré l'attention du ministre de la Guerre sur le cas des militaires qui avaient obtenu le sursis du front et qui, évacués du front pour blessures ou maladies, étaient incarcérés pour subir le restant de leur peine.

Nous pouvons rassurer bien des familles : le général Raquet vient de faire connaître à la Ligue des Droits de l'Homme les mesures qu'il a prises à cet égard : « Dans chaque cas particulier, la situation du condamné est examinée. Lorsqu'il n'est pas accablé de preuves complètes de la peine ou du restant de la peine, la suspension de suspension n'est rapportée que si l'intéressé s'est montré, postérieurement, par sa conduite et sa manière de servir, indigne de cette mesure d'indulgence. »

que les fonds soient répartis maintenant, pendant la guerre, quand la vie est difficile, les soucis considérables et la main-d'œuvre rare... Eh bien, c'est quand même cela, ce que nous voulons.

Nous avons bien voulu consentir à ne pas embêter les services chargés de la répartition, parce que nous savions que la tâche était lourde. Seulement, tout de même, nous savons que si des millions de Français ont prélevé sur leur bourse quelques piécettes blanches, ce n'est pas pour qu'on les distribue dans quelques années, à des œuvres quelconques. C'est pour que, tout de suite, les soldats sachent que, le jour de Noël, tout le pays a pensé à eux et pour que les moins fortunés d'entre eux aient cette preuve palpable de la solidarité d'un peuple ; qu'il n'y ait plus une femme, plus un mari, plus un enfant qui n'ait été embrassé parce que l'argent est rare, à la maison, et qu'une bouche de plus à nourrir est une tâche bien lourde.

Nous sommes certains d'être en plein accord avec le comité d'organisation de la « Journée du Poilu » et avec le peuple de France tout entier, en protestant contre le sabotage de la solidarité auquel se livre une administration irresponsable.

Le débat ne se clot pas avec cet article. Il commence. Et nous n'aurons de cesse que lorsqu'il ne restera plus, du million et demi remis à la Banque de France, au nom du ministre de la guerre, que les deux sous nécessaires pour affranchir l'avis qui dira : « Le compte est équilibré. »

Jean GOLDSKY.

Représentation historique

La « Princesse Alexandra » à Athènes. — La représentation donne lieu à des bagarres. — De nombreux officiers sont blessés au théâtre... qui n'est pas le théâtre de la guerre.

La première représentation à Athènes d'une comédie satirique, Notre Princesse Alexandra, a été l'occasion d'une bagarre qui ne rappelle que de loin les manifestations d'Hernani ou celles d'Après moi. Il ne s'agissait pas, en effet, de querelle littéraire comme celle qui marqua la con-

sécration de Victor Hugo. Cette manifestation n'était pas non plus inspirée par les rancunes stériles contre un homme. La pièce représentée à Athènes mettait aux prises les deux grands partis qui se disputent la politique de la Grèce. D'un côté, il y avait les bandes soudoyées par l'or du Rhin, de l'autre, les partisans ardents de M. Venizelos et de sa politique francophile. Le théâtre Panhellénique était bondé et les spectateurs saisissaient le moindre mot pour marquer par des applaudissements enthousiastes, des sifflets stridents, leurs préférences. La plupart des personnalités politiques assistaient à la représentation.

Notre Princesse Alexandra est une pièce à claf, où plusieurs personnages politiques sont mis en scène sous un masque transparent. L'auteur y a fait de fréquentes allusions à l'influence exercée sur la politique nationale par la femme du monarque. Les événements les plus actuels lui ont donné l'occasion d'exercer sa verve satirique et l'on pense bien que l'auteur n'a fait à cette œuvre de polémique, dans une salle chargée d'électricité, des spectateurs qui étaient venus, non pour assister à un spectacle, mais pour prendre part à une manifestation politique.

Pendant les entr'actes et à la sortie, amis et adversaires de M. Venizelos ont échangés force coups de langue. La bagarre a d'ailleurs, été assez sérieuse. Plusieurs spectateurs ont été blessés, et parmi ceux-ci, le capitaine Papafellissas, aide de camp du ministre de la Guerre.

Cette manifestation politique par le théâtre est bien digne de cette terre classique, où les comédies satiriques d'Aristophane déchaînaient tant de passions. Il paraît que la qualité littéraire de Notre Princesse Alexandra n'a rien de commun avec les œuvres de la Grèce antique, mais cette pièce n'en aura pas moins désormais sa place dans l'histoire littéraire de la Grèce. En écoutant la Princesse Alexandra au théâtre, les Grecs avaient les yeux fixés, l'esprit tendu vers le théâtre de la guerre.

Jacques LANDAU.

Le BONNET ROUGE publie les dépêches des agences, ce qui ne signifie pas qu'il les prenne toutes à son compte. Il faut tout savoir ; il est prudent de ne pas tout croire.

Grand Concours des Lois Sociales (1)

La réglementation de la durée du travail pour les Ouvriers et Employés

De plus en plus la question de la durée du travail est à l'ordre du jour. Il n'est pas possible de laisser les chefs d'industries ou de maisons de commerce décider eux-mêmes du temps de présence de leur personnel. Si le patronat comprenait l'intérêt qu'il y a pour lui à résoudre cette question, il éviterait l'intervention législative ; mais les chambres syndicales patronales ne paraissent pas vouloir entrer dans cette voie. Malgré les protestations que feront entendre les partisans du conservatisme social, il est indispensable que le Parlement se saisisse du problème et le résolve par le vote d'une loi de réglementation absolue. La prospérité de notre pays, l'avenir de notre race en dépendent.

La suppression du droit de saisie-gagerie pour les propriétaires

Le code civil a accordé aux propriétaires, c'est-à-dire à ceux qui donnent des locaux à louer, un droit exorbitant. Il leur permet sans jugement, parce qu'ils sont propriétaires, de saisir le mobilier de leurs locataires après un commandement de payer resté infructueux. C'est un privilège qui n'a pas de raison d'exister. Il ne devrait être permis à personne, même pas aux propriétaires, de pouvoir saisir sans un jugement rendu en bonne forme, d'autant plus que la loi oblige d'avoir un domicile ou une résidence fixe, afin de ne pas être condamné comme vagabond.

La suppression de ce privilège doit être inassablement poursuivie. Ce sera l'honneur des législateurs d'empêcher l'accomplissement d'actes qui peuvent par leur rapidité causer la ruine de gens qui, avec des délais, pourraient ne pas être jetés à la rue.

L'extension des libertés syndicales

Le syndicalisme a pris dans ces dernières années un développement considérable. Néanmoins, beaucoup de barrières sont encore à franchir avant que les travailleurs puissent jouir d'une entière liberté.

Il demandent aux pouvoirs publics de modifier la loi de 1894 qui est la charte de l'organisation syndicale et de l'étendre afin d'autoriser l'union des syndicats.

(1) Le Bonnet Rouge publiera tous les jours un court résumé de trois des lois sociales, qu'il soumet au jugement de ses lecteurs. Cette publication terminée, nous donnerons la liste complète des lois, en même temps que les conclusions du vote.

Avez-vous besoin d'un renseignement ? Vous pouvez le demander au "BONNET ROUGE". Il est répondu à toutes les lettres, soit par courrier, soit dans le journal sous les rubriques REPONSE AU LECTEUR ET TRIBUNE DES LOCAITAIRES. Une permanence est établie les mardi et vendredi, de 9 h. à 12 h. "BONNET ROUGE" 148, rue Montmartre, Paris.

DANS LE CABINET ANGLAIS Pourquoi Henderson a démissionné

On s'est étonné dans les milieux libéraux et socialistes, tant en France qu'en Angleterre, de la décision soudaine du ministre socialiste anglais Henderson, d'abandonner son portefeuille de ministre de l'Instruction. Les conservateurs et autres réactionnaires ont cru pouvoir marquer un nouveau point à leur avantage, expliquant cette démission par l'incompétence du ministre. La vérité est tout autre. Henderson n'était pas seulement ministre de l'Instruction, il était aussi — sans le titre — ministre du Travail. Il n'existe pas, en effet, en Angleterre, de ministère du Travail proprement dit, Lloyd George, en prenant les Munitions, s'aperçut du précieux concours que pourrait lui fournir Henderson dans ses rapports avec les patrons et surtout les ouvriers des usines. Il lui demanda donc de bien vouloir collaborer avec lui tout en conservant son poste à l'Instruction. Henderson mena les deux affaires de front avec le plus grand succès. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le bilan de son administration du ministère de l'Instruction pour constater que loin de souffrir de la présence d'un socialiste à sa tête, elle y gagne plutôt d'heureuses mesures, surtout au point de vue de l'Instruction primaire et de l'Instruction d'enfants forcés d'abandonner trop tôt l'école pour travailler dans les usines.

Mais lorsque Lloyd George fut appelé à la Guerre, la situation de responsabilité des rapports ouvriers resta en effet entièrement sur les bras du ministre de l'Instruction, et Henderson comprit qu'il ne pouvait continuer à assumer seul deux si lourdes charges.

Il démissionna, simplement, sans vaine ostentation, presque sans bruit. C'était la faute d'un parfait honnête citoyen. Regrettons, s'il n'est pas maintenu dans

le Cabinet, que le parti socialiste ne soit plus représenté dans un ministère dit de coalition.

Il est bon aussi de rappeler que lorsqu'il fut appelé par M. Asquith à faire partie de ce Cabinet de coalition, M. Henderson demanda d'être chargé purement et simplement des rapports avec le travail, sans portefeuille et sans appointements. Ce n'est que sur les instances de Premier Ministre qu'il accepta le portefeuille qu'il vient de quitter.

Georges BAZILE.

« Heureuse paix ! Jour désirable... »

...AINSI CHANTAIT ARISTOPHANE EN L'AN 421 AVANT JESUS-CHRIST

TRYGEE ... Que les laborieux se retirent très promptement dans leurs champs avec leurs instruments propres à l'agriculture, et qu'ils laissent la hache, l'épée et le javalot. L'antique paix règne ici dans sa plénitude. Que chacun aille reprendre les travaux de la campagne après avoir chanté un péan.

LE CHOEUR Heureuse paix ! Jour désirable ! Aux gens de bien ! Avec quels transports je reverrais mes vignes et les figuiers que je plantais dans ma jeunesse !

Honneur, honneur à la plus chère des déesses ! Que vous étiez désirée parmi nous ! Nos brûlons d'ardeur de vous posséder dans nos campagnes, nous étions abattus, anéantis à force de soupirer après vous ! Hélas ! Vous avez toujours versé sur nous les plus grands biens.

O paix, désirée de tous ceux qui menaient la vie champêtre ! Vous êtes notre unique soutien. Sous vos auspices, nous regorgions de tout plein de bonnes choses qui nous venaient sans frais et sans peine. Vous étiez pour tous les villageois leur aliment le plus délicieux et leur sauvegarde. Ah ! comme votre présence va donner une face riante à nos vignes, à nos tendres figuiers et à nos plantations où vous serez reçue avec le plus vif empressement...

Que tout fabricant de lances ou revendeur de boucliers qui fait des vœux pour la guerre, afin d'avoir le débit de ses marchandises, tombe entre les mains des voleurs et soit réduit à ne manger que de l'orge !

O Paix adorable, demeurez éternellement au milieu de nous ! (La Paix, comédie d'Aristophane — an 421-avant Jésus-Christ.)



— Quand y sera grand, y dit comme ça qu'il écrira dans l'« Écho de Paris ». (Dessins de Lucien Laforgue dans les Hommes du Jour.)

Aux Écoutes

Un mot encore

Mon article intitulé : Population, Dépopulation et Repopulation m'a valu des lettres. Toutes contiennent amertume et tristesse. Leur ensemble forme une éloquente plaidoirie en faveur des mères, qualifiées de coupables, qui abandonnent leur enfant.

Je ne me suis pas d'enfant et j'en suis heureux... m'a écrit une lectrice.

Les précheurs de repopulation s'indignent d'un tel cri. Je ne puis me joindre à eux après avoir parcouru les admirables mais douloureuses histoires de femmes qui ont été abandonnées, celles-là ne sont pas devenues des criminelles. Elles n'ont point délaissé le petit. Avec tout leur cœur, dans le plus grand secret, elles ont élevé l'enfant qui, souvent, n'a même pas un nom.

Si on traite de coupables celles qui succombent, comment nommera-t-on celles-là ? On peut de considérer comme tout naturels les sacrifices maternels. Il faut avouer pourtant que la femme qui s'épuise à la tâche fait plus que son devoir, surtout si son mari l'a été brusquement enlevé par la guerre.

Faire des enfants est fort bien, à condition que ceux déjà venus ne meurent pas faute de soins. La mère, digne de ce nom, est désignée pour les leur donner. Le travail ne doit pas lui enlever ce droit naturel.

On a beaucoup ri, aux premiers temps où la femme voulut s'occuper, du ménage, des fonctions qu'elle devait occuper et de l'élevage des marmots. Le travail intensif de la femme amène pourtant la mise en demeure de solutionner ce mélange. Qu'on élève les enfants à part, par des femmes dont ce sera la besogne librement choisie, l'approuve. Mais ne s'apprête pas du tout à l'abandonner, soit forcée de laisser à d'autres une tâche qui lui est un bonheur.

Ne laissez donc pas celle-là mourir de faim, si vous ne voulez plus entendre l'exclamation, égoïste, sans doute, mais qui se justifie :

Je n'ai pas d'enfant, et à voir ce qui fait pour celles qui en ont, je n'en veux pas ! — Fanny CLAR.

Une personne qui s'est entretenue avec des blessés anglais rapporte qu'ils sont d'une étonnante discrétion sur leurs exploits. Ils racontent ceux de leurs voisins de lit, mais ne disent rien de leur propre vie, de même ainsi, à charge de revanche.

Mais enfin si cette modestie existe, louangeons-la et imitons-la maintenant et surtout plus tard. Que de fières à bras, après la guerre, auront combattu et été assés à eux seuls des régiments de uhlands.

Ab ! contentez-vous, grand-père, ce que vous avez fait.

Il est vraiment curieux de constater la dévotion des hommes qui composent la police. Ce sont des hommes qui ont été armés, lorsque la police fut assurée qu'elle se trouvait en présence d'un simple filon, n'est point le seul qui ait su capter la confiance et l'admiration du public.

Une décoration, un brillant uniforme, cela suffit pour que le premier signifié venu tourne la tête à une famille d'ouvriers ou à une fille. Pendant ce temps, le malheureux réformé qui souffrira, sa vie durant, d'une infirmité non visible, se voit sinon toujours insulté, tout au moins regardé d'un œil méprisant.

Toujours les dédicaces. M. Emile Bergerat, lui non plus, ne décline la dédicace manuscrite des livres qu'on lui offre et qu'il vend. Un libraire lyonnais offre un exemplaire relié d'André Comptois, le roman de M. Paul Bourget, avec dédicace : « A Emile Bergerat, son ami de cœur et d'esprit, Paul Bourget. » Et voilà les amis !

Ne laissez pas sortir le tabac, l'exportation est en défiance. La restriction, toutefois, ne s'étend pas à l'Angleterre, aux pays de protectorat et colonies anglaises, à la Belgique, au Japon, à la Russie et aux États d'Amérique. Voici ce qu'on peut appeler une défense d'exportation qui possède une certaine élasticité.

Le coût de l'armement, d'après le Bulletin des Armées. L'armement porté par la fantassie, munitions comprises, représente une valeur qu'on peut estimer à 200 fr. environ. Une mitrailleuse vaut facilement dix ou quinze fois plus, sans compter les munitions nécessaires à son alimentation. Or, elle peut consommer en moins de cinq minutes ce que le fantassin consomme en moyenne pendant une année de guerre.

La Vie Littéraire

Reportage et Littérature

La guerre a donné au reportage la première place dans les journaux et, du même coup, elle a fait entrer le journalisme dans la littérature. C'est un « genre littéraire », elle peut consommer en moins de cinq minutes ce que le fantassin consomme en moyenne pendant une année de guerre.

Longtemps le reportage était en marge de la littérature et il ne tenait dans les gazettes qu'une place secondaire.

Il y a seulement une vingtaine d'années, le reportage ne constituait, dans un journal bien fait, qu'un hors-d'œuvre, si l'on peut dire. On l'insérait au même titre qu'un conte ou une variété. Il ne faisait point partie du corps du journal. Il était en supplément et fort irrégulier.

Aussi avait-il un caractère tout autre. On ne se souciait point d'avoir, de tous les faits du jour, un récit détaillé, circonstancié, complet autant qu'un rapport de police ou qu'un acte d'accusation. On cherchait à distraire, bien plutôt qu'à informer. On choisissait dans les événements celui que

l'on estimait le plus propre à servir de thème à un « papier » pittoresque et vivant. Et l'on marchait... ou bien l'on accrochait à une actualité quelconque un voyage ou une enquête.

Stanley partait, envoyé par le *New-York Herald*, à la recherche de Livingstone. Henri Turot, que la politique, quelques années, enleva au journalisme, qui vient de le reprendre, entreprenait le tour du monde, en même temps que M. Gaston Stiéglitz, député par un journal rival.

Dans son intéressant recueil de faits, de renseignements et d'anecdotes, *A travers la Presse*, notre confrère, M. de Chambure, rapporte quelques exemples amusants de reportages tels qu'on les concevait jadis.

Un jour, un rédacteur du *Matin* (M. de Chambure ne le nomme pas, mais on ne dit que c'était M. Christian Houël, qui s'en fut ensuite au Maroc) voulut savoir si les chiens « terre-neuve », adjoints par le préfet de police à la brigade fluviale, justifiaient leur budget et pouvaient rendre les services qu'on attendait d'eux, savoir : se jeter à l'eau pour ramener sur la berge les personnes tombées dans la Seine. Au mois d'octobre 1902, par un froid déjà vif, le zélé reporter prit une fête dans le fleuve ; les chiens le regardèrent avec intérêt, peut-être même avec sympathie ; ils consentirent à aboyer, mais ce fut tout ce qu'ils purent faire. Et le journaliste dut se sauver tout seul, par ses propres moyens, en nageant vers la rive opposée. L'expérience amusa le public. Elle eut une autre utilité : on cassa aux gages les agents à quatre postes.

C'est un reportage du même ordre qu'accablait une nuit un journaliste qui vient d'acquiescer une autre célébrité : M. Félix Médier, actuellement détenu au Cherche-Midi. Cette année-là, M. Henry Chéron était député à la guerre ; il multipliait dans les casernes les visites imprévues, et, partout, les officiers se tenaient sur leurs gardes. Une nuit, M. Félix Médier se présenta au poste de J. ne sais

quelle caserne et s'annonça pour M. Henry Chéron. On lui fit visiter les locaux très minutieusement et il ne se priva pas de faire des critiques sur tel ou tel agencement... Puis vint, pour le reportage, l'époque de l'orthographe et de la grammaire. Quoi qu'il arrivât — guerre, drame, scandale, mariage, mariage dans le monde chic ou dans les prisons — chaque journal voulait être renseigné le premier et le plus complètement.

Or tenait à savoir à tout prix le nombre des coups de couteau reçus par « Jutot » au cours d'une rixe au bal des Gravilliers, et l'opinion des armés de Jutot et de ses ennemis, et si l'infortuné et son agresseur avaient fait leurs études chez les jésuites et leur service militaire aux bataillons d'Afrique.

Ce fut, pour les reporters, une triste époque. Toute la journée et toute la nuit, ils devaient courir de poste de police en poste de police, affronter l'insolence des brigadiers, réveiller des concubines et les interviewer en liquette, forcer la porte de pauvres gens en deuil et leur arracher, avec quelques déclarations entrecoupées de sanglots, la photographie de leur fille qu'ils avaient dérobée, ou de leur fils qui avait, deux heures avant, poignardé un agent des mœurs ou cambriolé chez un bijoutier.

Les renseignements qu'il recueillait ainsi, le pauvre reporter les apportait tel un chien, à son chef de service et c'est ce haut personnel — généralement illettré — qui se savait le droit et la mission de les assembler pour les présenter au public.

« Quelque temps, on voulait avoir tous les jours un feuilleton complet, dramatique et pittoresque. Il y eut des chefs de service qui excélerent à établir ce feuilleton, à le tirer du plus petit accident à la fois, même de rien. Feu Arthur Dupin, du *Journal*, montra, dans ces exercices, des qualités

qui donnaient le vertige à ses collaborateurs. Mais, bien entendu, les « papiers » que l'on publiait alors n'avaient absolument rien de littéraire. Leurs fabricants ne se souciaient pas plus de la syntaxe que de l'orthographe et, pour aller vite, pour pouvoir livrer leur copie en temps utile aux infortunés, ils usaient largement des « clichés », une ressource de l'égotisme devenu journalistique.

Dans ces dernières années, dans les quarante ou soixante mois qui précèdent la mobilisation, on renonça même à faire du feuilleton. « Être complet », voilà la seule préoccupation du journaliste. Donner tous les jours les faits-divers de tous les quartiers de Paris, avec tous les noms, tous les prénoms et toutes les adresses de toutes les personnes en cause, sans omettre leurs professions présentes et passées, et les noms des hommes de police qui avaient opéré, — voilà ce qui constituait le reportage idéal de 1910 à 1914.

« Être complet », le journaliste, une besogne monotone de facteur, à passer chaque soir dans un certain nombre de commissariats et de postes de police et relayer sur un calepin les procès-verbaux du jour... Ainsi conçu, le reportage excluait toute préoccupation littéraire. Un article, c'était un rapport de gendarme, un procès-verbal de sergent de ville, — pas autre chose.

Il faut croire, cependant, que ces morces énumérations de cambriolages, de richesses, d'infanticides, d'accidents de voitures, d'incendies, plaisaient infiniment au peuple des lecteurs, car jamais les journaux ne furent de gendarme à passer chaque soir dans un certain nombre de commissariats et de postes de police et relayer sur un calepin les procès-verbaux du jour... Ainsi conçu, le reportage excluait toute préoccupation littéraire. Un article, c'était un rapport de gendarme, un procès-verbal de sergent de ville, — pas autre chose.

Il faut croire, cependant, que ces morces énumérations de cambriolages, de richesses, d'infanticides, d'accidents de voitures, d'incendies, plaisaient infiniment au peuple des lecteurs, car jamais les journaux ne furent de gendarme à passer chaque soir dans un certain nombre de commissariats et de postes de police et relayer sur un calepin les procès-verbaux du jour... Ainsi conçu, le reportage excluait toute préoccupation littéraire. Un article, c'était un rapport de gendarme, un procès-verbal de sergent de ville, — pas autre chose.

Elle n'est pas intéressante, votre œuvre, dit un Vieux-vieux que je vous envoie de Rome, des chroniques...

préparation technique insuffisante, soit plus simplement par indifférence. Paris seul s'offrait et s'offre encore le luxe de professeurs spécialisés. Cela n'empêchait pas les résultats d'être fort médiocres, voire nuls dans beaucoup d'écoles. Mal rétribué, peu ou pas encouragé de directeurs et d'instituteurs très mal éclairés sur le rôle pédagogique qu'on peut attendre du chant chorale, le personnel spécial n'apportait pas toujours à ses fonctions toutes les qualités professionnelles exigibles.

M. Edouard Petit nous apprend que la guerre n'a pas amélioré cet état de choses. Cela ne doit pas surprendre. La guerre, en désorganisant les cadres de l'Université, a déjà ruiné nombre d'enseignements. Un peu de réflexion amène tout de suite à comprendre que le plus touché de tous doit être le chant chorale. Un nombre de personnes de la musique apparaît-elle comme autre chose qu'une distraction frivole, incompatible avec les hautes pensées et les graves soucis. Combien, lorsqu'on leur parle de « chanter » sont-ils capables d'évoquer autre chose qu'un piètre tréteau, une alma-mater dans un coup de décollage ou quel que reclus de mandoline au fond d'une cour obscure ? Faire chanter les enfants pendant que les pères se battent, quelle indécence ! Et si dans l'harmonie des voix ingénues se trouve par hasard celle d'un vieillard ou d'un débauché, l'indécence ne devient-elle pas sacrilège ?

Eh bien ! il faut en finir avec ce parti-pris intolérant par lequel on prive nos enfants d'une source d'émotions saines, pures et morales entre toutes. Il faut faire chanter ces petits. Il faut même les sortir un peu de l'éternel répertoire des Hymnes nationaux des Alliés, qu'ils finiront par prendre au lassitude et en dégoût à force de rabâchage inconsidéré.

Nous demandons instamment à tous les compositeurs de chercher à tirer des passions agitées par la guerre autre chose que des redondances faciles ou des larmoiements aveulés, mais des chants simples et nobles, ou nos écoliers verront comment et fortifié le programme éducatif de demain : la glorification de tous les héros de ces temps épiques, vivants ou morts, mais par dessus tout l'exaltation de l'atrocité fût-elle l'amour de tous les hommes dans un même idéal de bonté, d'indulgence réciproque, de vérité et de justice.

Nous demandons à nos pédagogues de faire de ces œuvres des recueils spécialement destinés aux écoles, et à un ministre de l'Instruction publique d'en ordonner la plus large diffusion. C'est assez ardu à exécuter chez nos enfants une exaltation émue et mal saine. Que la musique leur soit l'émotion qui apaise, qui reconforte et les prédispose ainsi, plus malléables et plus doux, à la tâche pacifique de l'avenir.

Jacques JANIN.

Tout ce qui concerne la Rédaction du BONNET ROUGE (copie, communications, avis de réunions, informations, etc.) doit être adressé 12, rue Montmartre.

LES BEUX POÈMES

Un peu de musique pour les petits

Un ami disparu

Nous étions les enfants d'un jardin enchanté
Et nous pressions le jour entre nos mains avides ;
Notre domaine était la campagne d'été,
Ses bois hantés, ses bourgs, un fleuve aux eaux rapides.

Pour contempler la plaine où le vent a frémi
Je monte encor ce soir les sentes parsemées,
Mais seul : tu ne vas plus près de moi, mon ami,
Comme allaient au hasard nos vies insouciantes.

Ici, quand l'avenir nous tourmentait le sang,
Quand la ville hantait nos lâches insomnies,
Nous regardions le grand sommeil des paysans
Deviné dans la paix des noires métairies.

Tout à l'heure sur le chemin je t'ai parlé,
Tant je croyais à ta présence nécessaire ;
Je disais en passant près des champs : « Le beau blé ! »
Puis j'ai senti que j'étais seul. Au loin, la terre

Portait la chappe d'or des blés sveltes et hauts ;
Je ne les voyais pas bouger dans l'ombre dense
Mais je savais que dans l'orgueil de leur manteau
Dormaient à l'infini les clairs terroirs de France.

Et comme j'entendais les moissons sans les voir,
Je t'entendais : « Ami, disais-tu, j'en envie ;
On croit les morts couchés dans la paix du devoir ;
Ce n'est pas vrai ! Nous crions tous après la vie ! »

Et je parlais à ta douleur inconsolable...
Que les clairons fassent sonner d'après accords !
J'entends au-dessus d'eux ta plainte misérable ;
J'écris ces vers... Je pense à toi... Je pense aux morts.

Georges BANNEROT.

Malgré la loi Dalbiez

Malgré les protestations formulées par le *Bonnet Rouge*, le projet de visite des auxiliaires n'a pas été abandonné.

Les examens militaires versés et maintenus dans l'auxiliaire pour affectation des yeux, de la gorge et des oreilles a commencé.

Le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Tribune des Lecteurs

Malgré la loi Dalbiez

Malgré les protestations formulées par le *Bonnet Rouge*, le projet de visite des auxiliaires n'a pas été abandonné.

Les examens militaires versés et maintenus dans l'auxiliaire pour affectation des yeux, de la gorge et des oreilles a commencé.

Le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Tribune des Lecteurs

Malgré la loi Dalbiez

Malgré les protestations formulées par le *Bonnet Rouge*, le projet de visite des auxiliaires n'a pas été abandonné.

Les examens militaires versés et maintenus dans l'auxiliaire pour affectation des yeux, de la gorge et des oreilles a commencé.

Le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

Si le Parlement estime qu'une nouvelle révision des auxiliaires s'impose en ce moment, tout le monde s'inclinant devant la volonté nationale.

subit une nouvelle manipulation pour la mise à terre.

Ainsi donc le vin arrivant à Paris aura payé :

1° Une mise à bord de l'embarquement ; 2° Une location de fûts aller et retour ; 3° Un fret de transport du pays d'origine au port français d'embarquement ; 4° Un débarquement à ce dernier port ; 5° Un réembarquement sur chaland ou une mise sur wagon au même lieu ; 6° Un fret du port de débarquement à Paris ; 7° Une mise à terre à Paris ; 8° Un roulage sur quai ou un camionnage, suivant le cas, pour mise en entrepôt.

Sans compter le coulage de route et les fûts défoncés dans les manipulations diverses qui sont toujours, finalement, payés par le consommateur.

Ne serait-il pas préférable, pour les vins allant à Paris, de préconiser le transport par bateaux-citernes, comme cela se fait depuis longtemps pour le transport des pétroles et des huiles venant de la mer Noire et de l'Amérique du Nord ?

Les réservoirs reliés au quai d'embarquement par un tuyauage partiel, au moyen d'un simple tuyau de raccord, jusqu'à un navire transporteur, centraliserait le vin venant de l'intérieur et le rouleraient à bord en peu de temps au moyen de pompes.

Le vin à Paris serait repris, à bord du même navire, par un système de tuyauage semblable et mis en réserve.

D'où économie de mises en fûts, de location, de transbordement et de manipulations diverses ; économie de fret, puisqu'il n'y aurait aucun poids inutile de transport ni de fret de fûts vides en retour, et que les navires, ainsi chargés et déchargés, auraient au plus deux journées de séjour dans les ports.

Il est certain que dans ces conditions, le prix du vin ordinaire livré à la consommation pourrait bénéficier d'une réduction de prix d'au moins cinq à huit centimes par litre. N'est-ce pas énorme, au bout de l'année, pour les familles nombreuses ?

Et cela ne porterait aucun préjudice à nos vins français vendus à part.

Je suis persuadé que si de gros industriels ou financiers s'intéressaient à ce projet, ils en feraient bénéficier les consommateurs par sa mise en exécution.

On ne pourra pas prétendre qu'il sera impossible de faire venir à Paris des navires faisant le grand cabotage puisqu'actuellement, la Compagnie Maritime de la Seine, 5, rue Jeanne d'Arc, à Rouen, a quatre navires faisant un service régulier de Londres à Paris, à Nantes, à Anjou, à Arles et à Annis. La Compagnie des Transports Maritimes et Fluviaux, 5, rue d'Harcourt, à Rouen, a six navires construits en Méditerranée ; *Alce, Arthur, Camille, Charlotte, Duchesse de Guiche, Henri Eliza et Marquis de Lubersac*, de chacun 1.200 tonnes, de non, faisant le transport de charbons d'Angleterre à Paris.

Une visite au port de Rouen vous donnerait une idée exacte de l'installation à prévoir pour la réception des vins dans des conditions, par l'étude de l'installation actuelle des usines de pétrole.

Je serais heureux que mon projet puisse vous paraître capable d'apporter une amélioration dans la vie sociale.

Les Réunions

SYNDICATS

CHIMIQUES (Paris Nord) — Salle Garrigue, 30, rue Ordener, à 18 h. 30. Oraleurs : Cechin, député ; Dumas (S.M.).

SECOURS, DÉCOUPES, MOULINIERES — Conseil à 23 heures, au siège, Bourse du Travail.

UNION DES OUVRIERS MÉCANICIENS — Section du 15^e — De 20 à 21 heures, à l'Éclairage parisienne, 61, rue Blomet.

SECTION DU 15^e — De 20 à 22 heures. Comité inter-syndical, 15, rue Bachelot.

SECTION D'ANTHÈRES — De 20 h. 30 à 21 h. 30. Maison des Syndicats, 12, rue du Tir.

SECTION DE PANTIN-ANTHÈRES. — De 20 à 21 h. 30, salle du Comité inter-syndical, 15, rue Magenta, Pantin.

CLIQUE (Comité inter-syndical). — A 21 h., réunion du Comité au siège, question du local.

PARTI SOCIALISTE

1^{re} section. — A 20 h. 30, à la Chappe de la Poste, 33, rue Etienne-Marcel, réunion plénière.

1^{re} section. — A 21 h. 30, rue du Général-Blaiss, Le Conseil fédéral, Causerie.

1^{re} section. — A 20 h. 30, rue Edouard-Maillot, Comité-rendu de la Fédération. Conseil national.

1^{re} section. — A 20 h. 30, chez Feillat, 18, rue Croix-Nivert, réunion plénière.

1^{re} section. — A 20 h. 30, salle de l'Éclairage, 42, rue de Flandre, Conférence par le camarade Ratier, sur les élections.

20 Belleville. — A 21 h., au siège, 28, rue Piat, causerie par M. Pribourg.

20 Charonne. — A 20 h. 30, 24, rue de la Réunion, Locaux du local. Aux victimes du devoir des travailleurs municipaux.

Le Bonnet Rouge

parle net, souvent avec hardiesse, parfois crâment, mais ne bluffe jamais.

Le chemin de fer ou le chaland reçoit de plus en plus pour le transport du port de débarquement à Paris ou la cargaison

— Malheureux, qu'allez-vous faire ? répliqua le chanoine, épouvanté. Ma revue a vingt mille lecteurs. Si elle était vingt fois plus bête, elle en aurait cent fois plus.

La guerre a renouvelé, avec bien d'autres choses, le reportage.

Les journaux ne pourraient démentir pas ne pas parler de la guerre, ne pas lui réserver la première place, ne pas lui consacrer toutes leurs colonnes, ou à peu près, des directeurs des grands journaux commencent par embaucher de vieux généraux, d'anciens capitaines d'habilitation, des officiers supérieurs de gendarmerie ou du train des équipages et ceux-ci se mirent bravement à raconter... la guerre de 1870.

Le public se lassa bien vite, et, on ne sait comment, car ces gens sont généralement mal informés, les chefs d'information leur surent.

Ils persévéraient alors à faire comme avant : à demander à l'autorité militaire ce qu'aurait été les demandeurs à la Préfecture de police. Mais le grand état-major ne leur journal, pour toute étiquette, que les vingt-cinq dernières lignes quotidiennes des deux communiqués. C'était maigre. Il n'y avait pas là de quoi remplir vingt colonnes.

Les directeurs se dirent alors que, peut-être, les jeunes hommes intelligents et lettrés, qui employaient à écrire des notes et des adresses sous la dictée des agents de commissariats ou des brigadiers des postes centraux, pourraient décrire en français ce qu'on pouvait voir de la guerre, ou de ses a-côtés.

C'est ainsi que naquit, que ressuscita plutôt et se développa le reportage de guerre qui a mis en lumière, fait connaître et attirer du public tout un lot de jeunes écrivains de talent dont les œuvres nouvelles et fortes enrichissent notre littérature.

M. André Tudeg, l'auteur des *Compagnons de l'Aventure*, est l'un d'eux. Il collabore au *Journal*. C'est au *Journal* aussi que M. René Benjamin donna, sous forme d'articles, les chapitres de ce livre char-

mant : *Gaspard*, lauréat du prix Goncourt.

Le *Matin* ne manque pas, non plus, d'écrivains de talent qui se vouent à la tâche, souvent ingrate, du reportage. Mais un directeur, jaloux de conserver pour lui seul la gloire ou l'honneur, méritent les éloges et l'art de ses collaborateurs, c'est d'abord ses rédacteurs au plus strict anonymat. Un autre des grands journaux d'information, le *Petit Journal*, s'est aussi, depuis la mobilisation, fait remarquer par la valeur littéraire de ses reportages de guerre ; de Slatonque, ou il est l'historiographe de l'armée Sacral, le poète Albert Londres, les envois des tableaux pittoresques et des entretiens émouvants, tandis que M. Georges Le Hir recueille, sur le front français, des scènes dramatiques, des épisodes tragiques qu'il présente d'un style hardiment impressionniste, en belles fresques hautes en couleurs ; d'autres chantent l'héroïsme ou s'attendrissent sur le sublime des faits de guerre : c'est l'horreur infernale et satanique de l'abominable époque qui frappa surtout ce jeune écrivain. Asileurs, c'est M. Georges Carillo, qui manie adroitement et avec une maîtrise remarquable le langage de son art ; c'est M. Eugène Tardieu, attentif aux fibres sublimées et aux colles usagées ; c'est M. Georges Basset, qui fait un reportage peu heureuse application de ses dons d'auteur dramatique. Et quand un grand écrivain comme M. Paul Adam, boucle à son tour la valise du reporter et décrit les combats de l'Isongo, nul n'est surpris de le trouver au milieu de ses jeunes confrères dont le talent est digne du sien.

Tous les Sports

LE DIMANCHE SPORTIF

CYCLISME

Paris-Orléans — La grande épreuve cycliste Paris-Orléans, qui va se disputer demain soir...

ATHLETISME

Le Challenge Vermeulen — Demain, sur la piste de Gennevilliers, se disputera le dernier match du challenge Vermeulen...

NATATION

A Joinville, demain matin, l'U. A. du XX^e sera disputé ses championnats.

FOOT-BALL ASSOCIATION

U. A. du XX^e — Demain, à 15 heures, au siège, rendez-vous des footballeurs.

CONVOGATIONS SPORTIVES

A.S.C. de Paris. — Ce soir, à 8 h. 30, assemblée générale au siège.

Courrier des spectacles

THEATRES AYANT CLOTURE : Opéra, Comédie-Française, Odéon, Sarah-Bernhardt, Châtelet, Gaîté, Réjane, Capucines, Antoine, Cluny, Miché, Albert 1^{er}, La Chaumière, Alhambra, Gymnase, Bouffes-Parisiens, Eldorado, Ba-Ta-Clan, Pils qui Chané, Cagli.

JARDIN DU LUXEMBOURG — Dimanche, 13 août 1916, de 16 à 18 h. Festival symphonique et vocal, avec le concours de M. Jean d'Arrol, ténor, du Théâtre des chefs-d'œuvre anciens.

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Jeudi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Vendredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Samedi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Dimanche, matinée à 1 h. 30, Paillasse (Mlle Mad. Mathieu, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Lundi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mardi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mercredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Jeudi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Vendredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Samedi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Dimanche, matinée à 1 h. 30, Paillasse (Mlle Mad. Mathieu, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Lundi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mardi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mercredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Jeudi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Vendredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Samedi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Dimanche, matinée à 1 h. 30, Paillasse (Mlle Mad. Mathieu, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Lundi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mardi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mercredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Jeudi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Vendredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Samedi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Dimanche, matinée à 1 h. 30, Paillasse (Mlle Mad. Mathieu, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Lundi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mardi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mercredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Jeudi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Vendredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Samedi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Dimanche, matinée à 1 h. 30, Paillasse (Mlle Mad. Mathieu, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Lundi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mardi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mercredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Jeudi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Vendredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Samedi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Dimanche, matinée à 1 h. 30, Paillasse (Mlle Mad. Mathieu, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Lundi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mardi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Mercredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Jeudi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

OPERA-COMIQUE — La direction de l'Opéra-Comique affiche les spectacles suivants: Vendredi soir, à 7 h. 30, Louise (Miles Brunel, Brohy, MM. Darmel, Henri Albers, Paillard, etc.)

LE BONNET ROUGE

C'est couru ! Les scènes nouvelles ont été acclamées. Le tableau : « Au pays des lapins blancs » a enthousiasmé le public, et Lizzie Samy, première danseuse, a été ovationnée.

BOUFFES-PARIISIENS — C'est seulement mardi prochain en matinée (Assommoir), que La Charrette anglaise prendra possession du théâtre des Bouffes-Parisiens avec toute son excellente interprétation du Gymnase.

TIVOLI-CINEMA — Tivoli-Cinéma nous présente cette semaine un programme remarquable, dont nous citerons : Cœur de Géorgie, drame émouvant ; La Déserte du Far-West, suite des Exploits d'Elaine ; Les Débutés d'un portier, comédie ; Les Grandes Chaises aux fauces à travers le monde (exclusivité) ; Le Joueur d'orgue, comédie ; La Pêche comique.

CINEMA DES NOUVEAUTES (Aubert-Palace) — Le superbe établissement du boulevard des Italiens (juste en face du Crédi Lyonnais), s'est assuré pour cette semaine en exclusivité un film remarquable : « Barbe rousse », dont l'interprétation

PETITES ANNONCES

DU Mercredi et Samedi (Taux général : 1 fr. la ligne)

ALIMENTATION HUILE D'OLIVE garantie pure. J. Raymond, 18, allées de Croix de Salon (B-D-R.).

MARIAGES MARIAGES pour toutes situations. Mme Joubert, 55, rue des Petites-Ecuries. Tél. : Bergère 44-41.

ISRAËLITE, très bonne famille, désire mariage avec dévoué ou veuve même religion. Agence « Libération » Carte d'identité 1244, bureau du journal, 14, rue Drouot.

MONSIEUR, parent de jeune fille suisse, 24 ans, recherche jeune homme suisse, sérieux, travailleur, pour mariage. Ecrire à M. Camille, au journal, 14 rue Drouot, Paris.

COURS ET LECONS INSTITUTrice embaie à la campagne pendant les mois d'août, septembre, des élèves des deux sexes, de 7 à 12 ans, 2 heures d'étude le matin, excursions l'après-midi. S'adresser, 4, rue Carcel.

VEUVE professe piano diction. méth. du Conservatoire, donn. leçons. Donner égal. leçons de français ou accepterait place de secrétaire, prix de genre. Mme Furt, 23, boulevard Bonne-Nouvelle 21.

COURS ET LECONS particuliers en math., au (cachet. Exécution des devoirs scolaires et devoirs supplémentaires : 10 fr. par mois, pour élèves des deux sexes. Se charge également de la garde de deux demi-pensionnaires : 4, rue Carcel (en face la mairie du 19^e).

PIANO — Leçons par élève du professeur Lechevalier. — Élémentaire, supérieur, accompagnement, déchiffrement première vue. — Mlle Lawrence, 27, avenue Mozart, Paris.

LECONS de piano et de mandoline à domicile. Ecrire : Mme Dermée, 17, rue Berthollet, Paris.

DIVERS APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES et lentes de projections. Catalogue franco. M. Ch. Voltaire, successeur, 58, rue Childebert, Lyon.

TAILLEUR travail à façon. Transformations et réparations. Prix modérés. Delage, 20, rue Servandoni, et 42, rue de Valenciennes.

A VENDRE de suite, 30 francs, petite chienne genre Lovell. Lylane, 93, avenue Niel.

REFORME de la guerre, 36 ans, désire reconstruire mariage jeune femme, pas autorisée. Ecrire : Sylvain, boulevard de Belleville, 14. (Coté lettres retournées.)

PERSONNE charitable pourrait procurer un lit à jeune femme qui voudrait abandonner son garni pour prendre une chambre non meublée / S'adr. au B. R., 14, rue Drouot.

SOLDAT sans famille, serait reconnaissant à personne qui voudrait correspondre correspondant Bastien, réserviste, 15^e infanterie, 2^e bataillon, 2^e compagnie, secteur 213, Maroc Oriental, via Colomb-Bechar.

COMPTOIR CENTRAL du Ferro-Corium, plerres et tout. p. d. p. brig. Amador. Tous articles, mil. Crayons. Ecrire, 30 à 31, rue de la Grosse, 2, 3^e et 4^e ét. Pap. et encol. Catal. 16, rue de Valenciennes.

DAME, bonne éducation, voudrait enfant en garde. Ecrire : Masure, route de Saint-Joseph, Nantes (Loire-Inférieure).

POULX originaire des régions envahies, sans velle de sa famille depuis deux ans, serait heureux de trouver personne qui voudrait lui servir de marraine Maurice Delrez, équipages de pont, 2^e génie, compagnie 2/16, Secteur postal 88.

JEUNE FILLE, réfugiée de Lille, serait reconnaissante à personne qui pourrait lui procurer meuble, pour lui éviter de se louer en meuble, on qui pourrait le lui céder à un prix avantageux. Adresser les réponses au journal.

J'ACHETE meubles, habits et toutes marchandises. On se rend à domicile sur avis. Mme veuve Chayré, 18, cité Voltaire, Paris, 11.

Les offres et demandes d'emplois sont insérées gratuitement et tous les jours.

OFFRES D'EMPLOIS APPRENTI photographe présenté par parents est demandé de suite. Etatis photographiques Daniels, 105, faubourg Saint-Denis, 105, Paris.

ON DEMANDE dans ville importante, grand centre de province, des représentants civils ou militaires auxiliaires pour la vente de manuels, costumes et fournitures pour dames. Ecrire au journal, références à La Française d'aujourd'hui, 20, rue de Cléry.

ON DEMANDE des artistes dramatiques (hommes) à adresser tous les jours au théâtre Molière, de 2 à 3 heures.

REPRESENTANTS au courant lampes de poche demandés pour Paris, province et banlieue. Paris-Éclairage-Lux, 46, boulevard du Temple, Paris. De 9 à 11 heures.

JEUNE HOMME pour courses et tout travail de bureau demandé, gérant de suite, Paris-Éclairage-Lux, 46, boulevard du Temple, Paris. De 9 à 11 heures.

ON DEMANDE un comptable sachant écrire une comptabilité. Se présenter le matin, R. Maurice, 5, rue Rougemont.

ON DEMANDE à l'American Studios Photographie 15, rue de la Grosse, un excellent photographe.

ON DEMANDE jeune fille au contrat de ménage et un peu de la cuisine (pas cochées), très bonnes références. Ch. Philibert, 170, rue Saint-Martin.

ON DEMANDE représentant à la commission ayant clientèle dans l'exportation pour articles divers. Ecrire : Ch. Philibert, 170, rue Saint-Martin.

ON DEMANDE de suite - renti encadreur, 15 ans environ, fort, de bonne tenue, payé de suite. Présenté par parents. Etablissement photographique Daniel, 105, faubourg Saint-Denis.

DEMANDES D'EMPLOIS REMPLACANT demandé emploi au ou plusieurs jours. Coudray, 14, rue Deligny, 4 Cléry (Seine).

MONSIEUR, disposant de son temps le matin jusqu'à 11 heures et l'après-midi de 2 à 5 heures, cherche emploi, bonne références. Ecrire Mme Ferré, 11, rue des Martyrs.

COMPTABLE expérimenté et actif, classe 1886, demande place direction bureau ou industrie, dans firme importante. S'adresser au journal.

COUTURIERE demandé place fem. de chambre, connaissance cuisine, chez une ou deux personnes ou extra, couchée ou non, très sérieuse. Marie-Louise, 63, rue de Valenciennes.

EMPLOYE aux écritures sérieux, demandé place. Bonnes références, 5 ans même maison. Albert Kosnikoff, 17, rue Victor-Hugo, Argenteuil.

JEUNE FILLE sérieuse, habitant le Haut-Champigny, voudrait en garde-enfant de 3 à 7 ans. Ecrire : Grimbert, 12, rue Philibert-Lucot, Paris.

JEUNE FILLE, bonne références, demandé emploi caissière ou aide-comptable. Ecrire aux bureaux du journal, 14, rue Montmartre.

DAME au courant de la photographie, cherche emploi placier, ou tout autre. Mme Liessé, 101, faubourg Poissonnière.

JEUNE sténo-dactylo cherche place comme dactylo. Mlle Antonia Campana, 160, rue Oberkampf (11^e).

JEUNE FILLE, sténo-dactylo désire place. Ecrire H. Kosman, 42, rue Pastourelle.

COUVRIER multi, de toute confiance, excellentes références demandé emploi comme gardien d'immeuble ou place similaire. S'adresser : Louis Rodin, 11, rue Saint-Bernard (11^e).

VEUVE don. les piano enseign. rapid. et méthode du conservatoire. 2^e éd. égal. leçon Français voyageant. Mme Furt, 23, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. Prix de guerre.

EMPLOYE aux écritures cherche place en province ou tout autre. René Schart, 27, rue Vincent, 10^e arrondissement.

COMPTABLE sérieux et actif, ayant une grande pratique des affaires, cherche place de chef de bureau premier adjoint. Références à disposition. L. Baniier, 8, rue Scheurer-Kestner, Belfort.

JEUNE FILLE, sténo-dactylo, bonne villes commerciale, demande place. S'adresser à Mlle Zéphirin, 15, rue du Hâtelier, Belfort.

MUTILE, ayant fort reconcomencement de la jambe gauche, cherche emploi cicerone dans bureau renseignements ou autre travail assis. M. Arthur D., rue de la Sablière, 50, 14^e.

On trouve dans le BONNET ROUGE toutes les informations publiées par ses confrères. On trouve aussi des articles politiques, des chroniques, des notes, des échos sur les lettres, les arts, les théâtres, les sports, les problèmes sociaux, etc.

Le gérant : LÉON BAYLE.

Grand Concours des Lois Sociales

Organisé par "Le Bonnet Rouge" SOUS LE PATRONNAGE DE :

Table listing the patronage of the competition, including Léo Bouysson, J.-L. Breton, Victor Dalbiez, Pierre Laval, Levasseur, Jean Longuet, Louis Martin, and Valière.

OBJET DU CONCOURS

Dès la prochaine rentrée des Chambres, le Parlement aura à se prononcer sur un ensemble de Lois d'un caractère nettement social.

Le BONNET ROUGE a pensé qu'il serait intéressant et utile de connaître, dès maintenant, le sentiment du public sur ces questions d'intérêt général. C'est en vue de cette consultation qu'il organise le Grand Concours des Lois Sociales.

CONDITIONS GÉNÉRALES DU CONCOURS

- 1° Nous commençons aujourd'hui la publication d'une liste de lois sociales dont nous donnons un exposé. Nous continuerons quotidiennement cette liste à raison de trois ou quatre lois par jour.
2° Quand la liste complète aura paru dans le Bonnet Rouge, après que nos lecteurs connaîtront la nature de chaque loi et qu'ils auront pu se faire une opinion sur chacune d'elles ils devront répondre à ces deux questions :
3° Nous établirons des « feuilles de concours » que nous tiendrons en temps utile à la disposition de nos lecteurs pour qu'ils y inscrivent les lois choisies par eux dans la liste du Bonnet Rouge.
4° Pour remplir cette feuille de concours il faudra que les lois soient classées d'après le plus ou moins d'urgence qu'on croira devoir accorder à chacune d'elles. On attribuera donc le n° 1 à la loi que l'on jugera la plus urgente, celle venant après prendra le n° 2 et ainsi de suite jusqu'à la dixième.

Les Prix seront attribués dans l'ordre aux concurrents qui se seront le plus rapprochés des lois ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages.

Le Jury, composé des parlementaires ci-dessus désignés, ratifiera après examen les décisions prises par les organisateurs du Concours pour la distribution des prix.

le Grand Concours des Lois Sociales EST DOTÉ DE

- 1 PRIX de 1.000 fr.
2 PRIX de 500 fr.
5 PRIX de 100 fr.
10 PRIX de 50 fr.
50 PRIX de 20 fr.
100 PRIX de 10 fr.
1.000 FR.
1.000 FR.
500 FR.
500 FR.
1.000 FR.
1.000 FR.
soit 168 prix en espèces montant au total de 5.000 fr.

PREMIÈRE LISTE DES LOIS SOCIALES

Advertisement for 'LE COLIS DU SOLDAT' offering 700 prizes in kind, including food, clothing, and other necessities for soldiers.

LA RÉGLEMENTATION DE LA DURÉE DU TRAVAIL POUR LES OUVRIERS ET EMPLOYÉS De plus en plus la question de la durée du travail est à l'ordre du jour. Il n'est pas possible de laisser les chefs d'industries ou de maisons de commerce décider eux-mêmes du temps de présence de leur personnel.

LA SUPPRESSION DU DROIT DE SAISIE-GAGERIE POUR LES PROPRIÉTAIRES Le code civil a accordé aux propriétaires, c'est-à-dire à ceux qui donnent des locaux à louer, un droit exorbitant. Il leur permet sans jugement, parce qu'ils sont propriétaires, de saisir le mobilier de leurs locataires après un com-

mandement de payer resté infructueux. C'est un privilège qui n'a pas de raison d'exister. Il ne devrait être permis à personne, même pas aux propriétaires, de pouvoir saisir sans un jugement rendu en bonne forme, d'autant plus que la loi oblige d'avoir un domicile ou une résidence fixe, afin de ne pas être condamné comme vagabond.

AVIS IMPORTANT Chaque jour nous publierons des renseignements importants relatifs à notre concours. Il est donc indispensable de lire tous les jours le "LE BONNET ROUGE"

PETITES ANNONCES

DU Mercredi et Samedi (Taux général : 1 fr. la ligne)

ALIMENTATION HUILE D'OLIVE garantie pure. J. Raymond, 18, allées de Croix de Salon (B-D-R.).

MARIAGES MARIAGES pour toutes situations. Mme Joubert, 55, rue des Petites-Ecuries. Tél. : Bergère 44-41.

ISRAËLITE, très bonne famille, désire mariage avec dévoué ou veuve même religion. Agence « Libération » Carte d'identité 1244, bureau du journal, 14, rue Drouot.

MONSIEUR, parent de jeune fille suisse, 24 ans, recherche jeune homme suisse, sérieux, travailleur, pour mariage. Ecrire à M. Camille, au journal, 14 rue Drouot, Paris.

COURS ET LECONS INSTITUTrice embaie à la campagne pendant les mois d'août, septembre, des élèves des deux sexes, de 7 à 12 ans, 2 heures d'étude le matin, excursions l'après-midi. S'adresser, 4, rue Carcel.

VEUVE professe piano diction. méth. du Conservatoire, donn. leçons. Donner égal. leçons de français ou accepterait place de secrétaire, prix de genre. Mme Furt, 23, boulevard Bonne-Nouvelle 21.

COURS ET LECONS particuliers en math., au (cachet. Exécution des devoirs scolaires et devoirs supplémentaires : 10 fr. par mois, pour élèves des deux sexes. Se charge également de la garde de deux demi-pensionnaires : 4, rue Carcel (en face la mairie du 19^e).

PIANO — Leçons par élève du professeur Lechevalier. — Élémentaire, supérieur, accompagnement, déchiffrement première vue. — Mlle Lawrence, 27, avenue Mozart, Paris.

LECONS de piano et de mandoline à domicile. Ecrire : Mme Dermée, 17, rue Berthollet, Paris.

DIVERS APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES et lentes de projections. Catalogue franco. M. Ch. Voltaire, successeur, 58, rue Childebert, Lyon.

TAILLEUR travail à façon. Transformations et réparations. Prix modérés. Delage, 20, rue Servandoni, et 42, rue de Valenciennes.

A VENDRE de suite, 30 francs, petite chienne genre Lovell. Lylane, 93, avenue Niel.

REFORME de la guerre, 36 ans, désire reconstruire mariage jeune femme, pas autorisée. Ecrire : Sylvain, boulevard de Belleville, 14. (Coté lettres retournées.)

PERSONNE charitable pourrait procurer un lit à jeune femme qui voudrait abandonner son garni pour prendre une chambre non meublée / S'adr. au B. R., 14, rue Drouot.

SOLDAT sans famille, serait reconnaissant à personne qui voudrait correspondre correspondant Bastien, réserviste, 15^e infanterie, 2^e bataillon, 2^e compagnie, secteur 213, Maroc Oriental, via Colomb-Bechar.

COMPTOIR CENTRAL du Ferro-Corium, plerres et tout. p. d. p. brig. Amador. Tous articles, mil. Crayons. Ecrire, 30 à 31, rue de la Grosse, 2, 3^e et 4^e ét. Pap. et encol. Catal. 16, rue de Valenciennes.

DAME, bonne éducation, voudrait enfant en garde. Ecrire : Masure, route de Saint-Joseph, Nantes (Loire-Inférieure).

POULX originaire des régions envahies, sans velle de sa famille depuis deux ans, serait heureux de trouver personne qui voudrait lui servir de marraine Maurice Delrez, équipages de pont, 2^e génie, compagnie 2/16, Secteur postal 88.

JEUNE FILLE, réfugiée de Lille, serait reconnaissante à personne qui pourrait lui procurer meuble, pour lui éviter de se